

# *Enterrement du Mexique d'Ivan Alechine*

Jacques Barbaut

[Sitaudis.fr](http://Sitaudis.fr), poésie contemporaine

À la semblance des peintres sur le motif, Ivan Alechine se définit dès l'entame en tant que « poète sur le motif » : avec des livres d'Apollinaire et de Lévi-Strauss en bandoulière, des photographies d'Edward Weston et de Tina Modotti en surimpression sur sa rétine, des photogrammes de Luis Buñuel et de Sergueï Eisenstein sur son chevalet mental, les traces des pinceaux de Pisanello et de Claude Monet sur sa palette, des poèmes de Christian Dotremont ou de Malcolm Lowry dans sa boîte portative et *Le Château* de Kafka posé ouvert sur la tête pour se protéger du soleil — autant de tubes de couleurs qu'il lui suffit de presser pour en extraire une moelle substantifique —, une chaise sur l'épaule et un carnet de notes en poche, dans les montagnes de la Sierra Madre ou le désert de Wirikûta, « attendant les ordres du monde, les yeux grands ouverts, en quête de visions qui soudainement frappent l'écran de l'esprit ».

Adeptes de la dérive psychogéographique au sens des *situs*, sur la trace des *beats* William Burroughs et Brion Gysin, ou 212 avenida Orizaba, Mexico, où Jack Kerouac rédigea sur son toit *Doctor Sax* et les 242 chorus planants de *Mexico City Blues* ; ou séjournant dans une chambre de l'hôtel *Colonia Roma*, tandis que *Canal de las Estrellas* (« la chaîne des étoiles ») diffuse à la télévision son robinet de pornographie tiède (les actus, le catch, les *telenovelas*, les comics, les jeux, les variétoches...) et qu'avec une Japonaise vous jouissez ; ou à Matatlan, Etat de Oaxaca, « en relation avec les Quichés, les Mayas, les Toltèques, les Aztèques », sous l'invocation de Huitzilopochtli, dieu de la Guerre et de la Mort, avec en arrière-fond mythologique la course de l'astre Soleil, or & sang mêlés — les

sacrifices humains pour complaire aux dieux, la violence, la torture, l’Inquisition, « toutes les roues d’un ciel de sang » —, l’histoire de la végétation et les fantômes du peuple passent par sa porte :

*Des acajous fantasmatiques plongent leurs racines dans les fissures volcaniques masquées par des coulées de bambous (p. 21).*

*Sur la place, les paysans assis devant des mesures de haricots, des pyramides de pêches, des poignées de racines disposées sur des carrés de plastique en couleur ou à même le sol, forment un codex parfait (p. 24).*

Et, pour contrer la politique des intérêts grossiers, les vagues de la catastrophe, les pelleteuses mécaniques dévoreuses de ressources, la déforestation à vitesse grand V, le bétonnage généralisé, la Walt Disney Company mondialisée, « le chaos entretenu par “Le mauvais gouvernement” – *El mal gobierno*, dixit le sous-commandant Marcos », la triple chape du ciel (plomb, oxyde de carbone et chaleur), reste la ressource d’*Enterrement du Mexique*, six pieds sous terre, et ses quelques fulgurances *underground*, avant d’en finir :

*J’ai le sentiment de marcher sur le filament enfermé d’une ampoule électrique (p. 15).*

ou

*Les pierres forment une peau de jaguar tacheté. On peut dire que l’animal est taillé dans la pierre des pyramides ou que les pyramides sont taillées dans le jaguar (p. 49).*

ou

*Par une fenêtre ouverte la poussière met le coude sur la portière / l’autocar fume une cigarette (p. 73).*

## Le Carnet et les Instants

Revue des Lettres belges francophones

« Au Mexique, *sur la route*, avec Alechine »

Un coup de cœur du *Carnet*

Pierre Malherbe

Il est toujours en marche, à pied, à cheval, dans un autocar surchargé, une voiture que conduit un adolescent pauvre imbibé de substances frelatées et de mauvaise bière. On the road. Il est sonné, « moitié éveillé, marchant dans la plaine », groggy, allongé dans une miteuse chambre d'hôtel, parfois avec une femme fourmi, indienne ou japonaise – mais on ne sait lequel soutient l'autre. Ou au contraire il est d'une lente patience, les sens en alerte, et guette d'un œil l'instant décisif où l'image, qu'elle soit poétique ou photographique, prendra place dans son champ de vision. « *Un poète prépare le terrain, certes, écrit Ivan Alechine dans *Enterrement du Mexique*, son nouveau recueil, mais le pouvoir de la poésie écrite tient à ce que des phrases entières s'imposent à soi et qu'il faut capturer sur le champ.* »

### **Les éclats brisés du mica**

Un lecteur averti en vaut deux ? Pari incertain, avec Alechine le somnambule, qui a le goût du détournement imprévisible, la soif inextinguible des écarts, la motricité d'une locomotive emportant son conducteur – et son lecteur avec lui – hors des lignes. Ce beau livre aux accès brisants, mêlant poèmes en prose, élancées scintillantes d'étoiles et récits passés au tamis des éclats brisés du mica, c'est encore du pays des Indiens Huichols, mais aussi d'Oaxaca, de San Cristobal de las Casas, au Chiapas, de Mexico, qu'il nous vient. Alechine, moisson faite pourrait-on dire, ramène de son errance ces « nouvelles impressions du Mexique » qui résonnent aussi, ainsi que l'annonce le titre, comme un chant funèbre.

C'est que, qui s'en étonnerait encore, le capitalisme mondialisé, le béton et la pollution règnent en maître, dans des villes bondées et jusque dans les zones les plus reculées du pays, à l'image des télévisions saturées « *diffusant l'esprit de la pornographie – les actualités, les comics, les jeux, les entretiens, les séries qui ne disent rien.* » Comme partout ailleurs dans le monde, les « *made in* » Bangla-

Desh, China, United States of America, India, Korea ont envahi tous les commerces, et petit à petit ruiné une économie qui fut longtemps, notamment chez les paysans des montagnes, basée sur les échanges locaux traditionnels. La culture du maïs et des haricots, anéantie par des importations massives à prix écrasé, a fait place à la culture intensive des plantes hallucinogènes, de la violence et des rackets. « *Le chaos atteint toutes les strates de la population, exsangue, inquiète, fourbue ou désorientée, et ce drame dont je suis témoin me submerge puis j'y échappe...* »

### **Strates personnelles**

Ni voyeur, ni voyageur, mais plutôt voyant, avec un livre de Rimbaud toujours dans sa poche, Alechine joue la fille de l'air, mais pas la fille de joie. Alors il reprend ses marques, se souvient de ses strates à lui, *Moi qui j'avais* de Christian Dotremont, Malcom Lowry, Jack Kerouac qui logea à Mexico au 212 avenida Orizaba, dans une cabane sur le toit d'un immeuble, pour écrire *Doctor Sax* ou *Mexico City Blues*. À Huautla de Jiménez, il cherche à retrouver les photographies de Don Juan Peralta, quincailler, guérisseur et photographe, mais toutes les images ont brûlé dans un incendie. Avec une compagne il partait autrefois sur la trace des Anciens respirer le parfum des gardenias, aujourd'hui, c'est l'abandon qui l'oriente.

*Je me demande comment se dressent les herbes de cette vallée /  
Le ciel est écrit de nuages /  
Par une fenêtre ouverte la poussière met le coude sur la portière /  
L'autocar fume une cigarette*

D'autres notations témoignent d'un semblable désenchantement, qui font apparaître puis disparaître à jamais des artistes (les photographes Tina Modotti et Edward Weston), des plantes odorantes, des forêts entières, des espèces animales (y-a-t-il encore des jaguars ailleurs que dans les zoos ?), des coutumes séculaires, comme autrefois ont disparu avant eux Mayas, Toltèques, Aztèques... Alors « *l'enfant à filet* » innervé par le surréaliste que reste Alechine se surprend soudain, dans son isolement :

*Seul sous le vent /  
Sans fête à présider /  
Ni réunion à laquelle s'unir /  
Sans ami ni amante /  
Je rêve à poings fermés /  
Je parle le wallon du Borinage*

## Ivan Alechine, *Enterrement du Mexique*

« *J'ai le sentiment de marcher sur le filament enfermé d'une ampoule électrique* » : voilà qui peut donner à Alechine un côté Dada ou surréaliste. Il est récurrent dans ce livre où « *Par une fenêtre ouverte la poussière met le coude sur la portière / l'autocar fume une cigarette* ». C'est dire que l'auteur reste dans le droite ligne de son père (Alechinsky) et du surréalisme belge.

Comme eux, il n'est pas de ces taupes avides de sucreries littéraires ou plastiques. Le poète ne momifie rien. Captant l'héritage des avant-gardes, il se veut — et là l'inverse de son père — « *poète sur le motif* ». Christian Dotremont — belge comme lui — et Malcolm Lowry ne sont jamais loin. Il est vrai que l'auteur a été élevé au milieu des peintres et des poètes. Il en fut largement boosté. Et l'auteur eut très vite l'art de se découvrir : « *Adolescent, j'ai cru me voir plus fille que garçon, à nouveau j'ai eu peur de ma propension à m'exciter seul. Peur de l'onanisme en pensée, peur de l'onanisme en écriture, plus tard. Je possédais la vitesse, mais le frein ?* » Pas sûr qu'il l'ait trouvé, néanmoins il sait faire le tri entre ses pépites et leurs scories.

D'où, après celui d'Artaud, son voyage au Mexique ou plutôt sa dérive en quête de visions comme « *Le Momo* » en chercha dans les terres rouges du pays. Toutefois, Alechine est moins à la recherche des Dieux que des lieux. Ceux par exemple qui hantèrent les poètes de la Beat Generation. Mais l'auteur ne néglige en rien les réalités du terrain, leurs télés et au passage les femmes foraines ou non pour s'envoyer en l'air. Néanmoins, l'histoire mythique demeure avec sa violence et tant de roues de tortures sous un ciel de sang.

Plus que jamais le pays semble baroque à souhait avec ses gangsters et ses gouvernants (qui se ressemblent comme des frères), avec un melting-pot confit de main street, de subcultures, de croyances animistes et de catholicisme, le tout entre les acajous qui « *plongent leurs racines dans les fissures volcaniques masquées par des coulées de bambous* ». Le texte est lumineux et noir, multicolore et âpre là où il n'est pas jusqu'aux rochers à s'animaliser pour tanner « *une peau de jaguar tacheté* ».

Superbe en son néo-surréalisme, le texte possède une originalité en rien de surface. D'où l'importance du mot « *enterrement* » dans son titre. En une économie plus libidinale que morbide, le Mexique reste aussi concret qu'irréel. Les temps, les paysages et les couches sociales créent une matérialité spirituelle.

Alechine montre tant que, si une étoile vacille sur un vagin d'un mannequin de cire, il ne faut pas forcément y voir du corps sinon celui d'une éolienne qui tourne à vide.

jean-paul gavard-perret

## OPINIÓN

Viernes 24 de marzo de 2017

Noticias de Hoy

Penúltimátum

El lunes pasado se entregó en París el premio de poesía Max Jacob, que patrocinan la Fundación Florence Gould y el Centro Nacional del Libro. Lo recibieron Guy Goffette (*Petit riens por jours absolus*), Ida Vitale (*Ni plus ni moins*) e Ivan Alechine (*Enterrement du Mexique*).

[...]

A Ivan Alechine (Bélgica, 1952) no solamente se le conoce por su trabajo poético, novelas, grabados y fotografías sino que, al igual que Ida Vitale, está muy ligado al quehacer cultural de México. A nuestro país llegó por petición que su padre, el pintor Pierre Alechinsky, le hizo a su amigo Alberto Gironella. En casa de Carmen Parra tuvo un tiempo su nuevo hogar. Después la cambiaría por la de los indígenas, especialmente huicholes y coras, con los que ha convivido por años y le cambiaron su manera de ver el mundo.

Con justa razón Alechine dedicó *Enterrement du Mexique* (*Entierro de México*) a Fernando Vallejo y a la poeta belga Sophie Podolski, quien se suicidó a los 21 años. Es algo más que un libro de poesía: la voz de un testigo que ha visto y vivido intensamente la cruda realidad mexicana, la devastación de su paisaje y la degradación de su población. Inmerso en el México profundo, en las comunidades indígenas y su misterioso mundo (que a pesar de los siglos permanece intacto), es un libro intenso, desgarrador, conmovedor, sin adjetivos.